

“Mesdames, ce n’est pas seulement : votre ventre qui m’intéresse !”

La problématique identitaire chez la femme immigrée au moment de la maternité et de la naissance ; entretien avec une sage-femme et une puéricultrice de PMI de Pont-de-Claix

Propos recueillis par Fouzia ZAIDI

A l’origine, il y a les pratiques d’une sage-femme et d’une puéricultrice de PMI du Conseil Général travaillant à Pont-de-Claix, leurs constats, leurs questions, et enfin, le travail de réflexion engagé avec l’ADATE sur les problèmes d’identité de la femme immigrée ou issue de l’immigration, au moment de la maternité et de la naissance. Ce travail donne lieu, aujourd’hui, à un projet : celui de créer un lieu de rencontre pour les femmes d’origine maghrébine.

Ecarts d’Identité : Pouvez-vous nous faire un bref historique sur le concept de maternité ?

Réponse : De nos jours, le concept de maternité regroupe trois éléments, à savoir le somatique (la maternité se vit dans le corps), le psychologique, et la morale.

Au XIX^e siècle, l’élément moral prédominait. On demandait aux femmes de s’occuper le mieux possible de leurs enfants, et d’être de bonnes nourrices (instinct maternel). On ne s’intéressait pas à leurs états d’âme.

Au début du XX^e siècle est apparue la notion du psychologique : on s’est rendu compte qu’il n’y avait pas seulement les bonnes mères et les mauvaises mères, mais qu’intervenait dans la maternité des éléments inconscients.

Actuellement, la notion d’instinct maternel est encore bien ancrée dans les esprits ; il doit guider la mère dans les actes de la maternité, elle ne peut être qu’une bonne mère et faire de bons enfants, pour une bonne société. Et c’est là que cela devient très compliqué pour les femmes.

E.d’l. : C’est-à-dire ?

R. : Rappelons tout d’abord ce qu’est l’image d’Epinal : attendre un bébé doit être un moment heureux et doit se vivre dans le bonheur. Lorsque la femme est prise dans des sentiments contradictoires, qui ne collent pas à cette image d’Epinal, un malaise peut s’installer. Il y a celle qui n’ose pas les exprimer et celle qui n’a pas de mots et qui va transposer sa souffrance par différents biais : soit dans des affections somatiques, soit dans des problèmes d’ordre matériel. Ces deux registres servent de langage pour exprimer ce désarroi. Ou bien alors, il n’y a pas de prise de conscience, il y a en fait un déni. La femme projette sa souffrance sur son entourage et lui attribue les difficultés, les malaises qu’elle-même ressent. Ces trois cas de figure sont

souvent imbriqués, d’autant plus que l’isolement “physique” amplifie ce désarroi.

E.d’l. : Vous parlez d’isolement, de désarroi, de repli sur soi, du fait de ne pas avoir de mots pour exprimer sa souffrance. Cela touche-t-il davantage les femmes issues de l’immigration que les autres, et comment pouvez-vous l’expliquer ?

R. : Oui, parce que chez les femmes issues de l’immigration, l’étayage social “coulait de source” : elles échangeaient leurs sentiments. C’était le lien social qui favorisait l’échange. D’autre part, l’enfant était pris en charge par la communauté des femmes. De nos jours, la femme vit seule affectivement et isolée quotidiennement dans les soins qu’elle prodigue à son enfant. L’enfant n’a d’autre interlocuteur que sa mère, prise dans des sentiments souvent douloureux, qui peuvent la conduire à un mal-être, une dépression. Ce qui l’amène à demander à son mari, d’une part, de jouer un rôle maternant auprès de l’enfant et, d’autre part, d’être le substitut maternel de sa propre mère.

E.d’l. : Comment pensez-vous que se vit la maternité d’une génération à une autre ?

R. : Je rencontre peu de femmes qui me disent : « je ne sais pas ce qui m’arrive... je suis “déboussolée”... », mais plus souvent, celles qui expriment des maux, une fatigue, une lassitude ou une demande matérielle auprès de l’assistante sociale (par des secours, des revendications conjugales et des relations conflictuelles avec l’entourage). Il y a une dizaine d’années, les femmes maghrébines de la première génération que j’ai pu rencontrer en salle d’accouchement m’ont laissé des souvenirs marquants. J’avais l’impression que ces femmes avaient à l’intérieur d’elles-mêmes une sagesse, un savoir, et que j’avais tout à apprendre d’elles. Je savais que ce qu’elles faisaient c’était leur manière et la bonne manière. Elles ne connaissaient pas un mot de français mais, d’un geste de la main, elles nous disaient : “laissez-moi faire”. Je me souviens que j’avais une énorme admiration pour ces femmes qui savaient, qui possédaient des savoirs, elles étaient savantes.

Je peux vous relater le cas d’un marocain qui avait gardé l’idée que le foulard porté par certaines femmes maghrébines autour de la taille lors de l’accouchement servait à pousser le bébé. Je ne sais pas si cela est imaginé ou réel mais quant à moi, j’ai toujours cru que ce foulard servait à favoriser l’involution



utérine après l'accouchement (pour éviter une hémorragie après l'accouchement).

Quant aux femmes de la deuxième génération, leurs filles, j'ai l'impression que toutes n'ont pas reçu ce savoir, parce que les mères n'ont pas valorisé leurs pratiques. Au moment de l'accouchement, elles se livrent entièrement au "pouvoir" médical. La médicalisation de l'accouchement a dépossédé les femmes occidentales mais encore plus, celles qui avaient un savoir ancestral, leurs manières à elles. Donc leur savoir ne pouvait plus coller à la réalité de ce qui se passait en salle d'accouchement. De ce fait, on n'enseigne plus rien à sa fille. Démunies de ce savoir, les femmes de la deuxième génération sollicitent beaucoup plus les amies que le corps médical, la sage-femme de PMI (protection maternelle et infantile).

E.d'l. : Est-ce pour cette raison que vous désirez créer un lieu de rencontre pour les femmes d'origine maghrébine ?

R. : Il existe pour toutes les femmes une possibilité de se préparer à l'accouchement et à l'arrivée du bébé. Nous ne retrouvons pas souvent, dans les groupes de préparation les femmes d'origine maghrébine pour deux raisons : soit elles ne viennent jamais, soit, si elles viennent, elles ne parviennent pas à s'intégrer au groupe. Je pense qu'en tant que sage-femme de PMI, formée à la manière occidentale, je n'ai pas les mêmes repères qu'elles.

La constitution d'un groupe de femmes aurait, dans notre

esprit (la sage-femme, la puéricultrice et l'animatrice ADATE), comme fondement la nécessité d'un étayage mutuel et la transmission des savoirs ancestraux par la circulation de mots. Remettre dans le langage tout ce savoir perdu pour certaines pourrait leur permettre de trouver un équilibre.

E.d'l. : Pourriez-vous nous parler maintenant du moment où l'enfant est réel, présent dans la cellule familiale et de la place qu'il occupe ?

R. : Lors de mes visites à domicile et en consultations de nourrissons, je me heurte souvent à une incompréhension due à mes pratiques de puériculture (alimentation, sommeil,...) et aux habitudes des femmes d'origine maghrébine. J'ai l'impression qu'elles ont du mal, tout comme leur mère, à donner des limites à leurs enfants, bien que cela relève du rôle du père. Le père qui, aujourd'hui, a souvent perdu tous ses repères.

E.d'l. : Rejet du père pendant la grossesse, père sans repères après la naissance mais qu'en est-il ?

R. : La mère demande de plus en plus au père de jouer le même rôle qu'elle auprès du bébé. Je pense particulièrement à cette maman qui, actuellement, n'accompagne plus ses enfants aux consultations de nourrissons parce qu'elle a délégué ce rôle à son mari. Et ce père, d'ailleurs, nous dit : "je sais tout, je vivais dans un village et toute la journée je regardais les mères "faire" avec leurs enfants".

Sans emploi, cet homme essaie, du mieux qu'il peut, d'exister au travers des tâches familiales quotidiennes.

E.d'l. : Rencontrez-vous de nombreux pères dans ce "nouveau" rôle et n'est-ce pas précisément la situation économique qui accentue cet état ?

R. : En effet, j'en rencontre de plus en plus et même chez les familles se disant de tendance "intégriste" musulmane, d'autant plus que l'identité d'homme du père, ramenant le pain à la maison existe moins. Désespéré, il ne s'octroie plus le droit d'exercer son autorité paternelle. La mère ne pouvant le faire, les enfants sont perdus. Je rencontre de nombreuses femmes qui voudraient travailler à l'extérieur.

E.d'l. : Vous me donnez l'impression que les mères d'origine maghrébine vivent leur "mai 68" ?

R. : Nuançons, en mai 68 les deux parents travaillaient à l'extérieur, alors qu'actuellement, les mères d'origine maghrébine vivent leur "émancipation" avec des hommes qui restent à la maison parce qu'ils sont au chômage.

PARTIR DE CE QU'ON EST ET DE CE QUI EST POSITIF. RELATIVISER LA CRISE D'ACCOUCHEMENT ET DE PRE-ACCOUCHEMENT EN LES REMETTANT DANS UNE IDENTITE CULTURELLE. VIVRE LES CHOSES DANS L'AMBIVALENCE ET NON DANS LE CLIVAGE. ■